Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
Ontario Council of University Libraries

http://www.archive.org/details/lafemmeauprsdu00beno

LA
FEMME AUPRES DU MALADE
A NOTRE EPOQUE

Conférence donnée au Cercle Ville-Marie
de Montréal.

MONTREAL
EUSÈBE SENÉCAL & FILS, IMPRIMEURS-EDITEURS
20, rue Saint-Vincent.

1895

LA FEMME AUPRES DU MALADE

A NOTRE ÉPOQUE.

M. le Président, [1]
Mesdames et Messieurs,

M. le directeur du Cercle Ville-Marie, un jour du mois dernier, me dit tout en causant : " Savez-vous ? Vous devriez nous préparer une lecture sur un sujet de médecine ; mais de manière, à intéresser les dames, dont la présence prête toujours à nos séances tant de charme et d'éclat."

Comme j'essayais de me défendre : " Vous n'avez pas d'excuse, ajouta-t-il ; il y a longtemps qu'on ne vous voit plus au cercle, ce sera votre punition." Il n'y avait pas à dire, j'étais pris en faute. La seule chose qui restât à faire, n'est-ce pas, c'était de la réparer. Seulement, je ne voudrais pas vous mettre sous l'impression

1 Sir William H. Hingston, M. D.

que je viens vous réciter un pensum. Loin de là.

Le sujet de ce travail me permettra, mesdames, de faire connaître votre caractère et ses instincts généreux. C'est un rôle que je remplirai avec bonheur. J'espère qu'en outre il ne blessera pas trop votre modestie.

Dès les premiers instants, je m'étais dit : La femme... la médecine... comment rendre les deux sujets aussi intéressants l'un que l'autre ?

La femme, oui ; mais la médecine ? Et voilà qu'en songeant à ces choses, des souvenirs d'enfance me revinrent ; c'était indécis, effacé comme toutes les choses lointaines, d'abord ; puis cela devint plus accusé, plus certain. Petit garçon, à la campagne, j'avais été malade. Je me souviens que j'étais très content. Plus d'école, plus de leçon, et toutes sortes de bons soins, des gâteaux, des confitures. Toujours quelqu'un près de moi pour me distraire, chanter une chanson, conter un conte. Les heures coulaient rapides ; c'était délicieux, absolument déli-

cieux. A peine fini qu'on recommencerait encore.

C'est alors que je trouvai le sujet de cette causerie. Oui... c'est bien cela... La femme auprès du malade. Impossible que ça n'intéresse pas. Tout le monde en sait quelque chose. Plus je méditai sur le sujet, plus je le trouvai admirable. Je l'avoue, mesdames, en toute humilité ; j'étais très fier de moi. J'avais réussi à mettre à l'arrière plan, à rejeter dans l'ombre la partie prosaïque, peu intéressante du sujet : la médecine, et à mettre en évidence le côté où se trouvent l'intérêt et la beauté : la femme.

La médecine est une science aride ; parler de choses techniques est toujours désagréable. Tandis que la femme auprès du malade, qu'elle soit instruite ou pas instruite, possède toujours la science du cœur. Son habitude est de mettre dans tout ce qu'elle fait un peu de son âme... quand elle ne la met pas tout entière.

Ces choses-là sont toujours intéressantes à raconter. Je compris alors, toute la beauté du

sujet en même temps que j'en saisissais la clef : l'âme féminine consolant la douleur, c'est tout un poème. Une femme dans la chambre d'un malade est un rayon de soleil ; le regard de son âme, le sourire de son cœur sont les meilleurs baumes connus. Un malade a besoin, non seulement des remèdes qui guérissent, mais des bons mots qui consolent. S'il lui faut gagner des forces, il lui faut aussi reprendre courage. Un patient découragé ne guérit pas facilement. Heureux celui dont le chevet est sous la surveillance d'un être aimé ; qui voit se pencher sur lui, dans ses moments de fièvre, un visage rempli de tendresse compatissante ! Celui-là ne peut pas mourir ; trop de liens le rattachent à la vie. C'est dans la chambre aux volets bien clos, à l'air rempli d'odeurs pharmaceutiques, c'est près du lit où un être vivant lutte contre la mort, fait appel à tout son organisme pour chasser la maladie, que l'on peut constater la vérité du proverbe : l'amour fait des miracles.

Mais l'amour dans l'âme de la femme ne

demeure pas à l'état platonique ; il se traduit bientôt en dévouement. La femme s'intéresse non seulement au confort de son foyer, mais au bien être de la communauté et du pays. Aussi, si vous le voulez bien, afin de constater le rôle de la femme, à notre époque, auprès du malade ou du blessé, nous irons d'abord en Angleterre et en Allemagne assister aux débuts, sur le continent, de la profession de garde-malade ou de *nurse*; puis nous reviendrons au Canada contempler à l'œuvre dans nos hôpitaux la sœur hospitalière. Alors, un court voyage à Paris nous permettra, avec un peu d'imagination, de faire le tour des ambulances durant le siège, et de constater que, pendant la guerre franco-prussienne, les sœurs de cha ité se faisaient tuer sur les champs de bataille tout comme des soldats. Ensuite nous rentrerons dans nos foyers admirer le rôle moins héroïque, mais très grand aussi, de la mère de famille, ou de la dame patronesse d'un établissement de charité.

Je tâcherai de vous démontrer, dans ces différentes excursions au pays du beau, que la femme, en toute circonstance, conserve toujours l'exquise délicatesse dont se compose sa personnalité. C'est pourquoi aussi je ne vous parlerai pas de la femme-médecin. Permettez-moi de vous le répéter, mesdames ; c'est un parti pris chez moi, ce soir, de ne vous faire que des compliments. Si vous ne croyez pas que ce soit par conviction, je le regretterai beaucoup. Mais je sais que vous ne me mettrez pas dans cette position fausse ; car je serais alors forcé, comme justification, de prétendre que je tenais surtout à votre bon accueil, et ce serait enlever beaucoup de mérite aux belles choses que je vais raconter, et dont l'honneur vous revient.

I

D'abord, laissez-moi vous dire une histoire. Je tiens à montrer tout de suite les grandes choses que peut accomplir l'initiative d'une femme guidée par ses senti-

ments charitables. Nous sommes au 15 octobre de l'année 1854, dans cette jolie campagne de l'Angleterre qui s'appelle le Derbyshire. Dans le parc d'une villa, suivant à pas lents l'allée déjà jonchée de feuilles mortes, une femme se promène, pensive. L'air est limpide et sec, l'horizon teinté de rose par un soleil superbe ; tout est calme, tranquille. La femme s'est assise sur un banc ; elle a laissé poser son regard sur cette belle nature automnale qui l'entoure. Mais son âme est bien affligée, bien triste. Le pays est dans une si grande anxiété. Voilà quinze jours que les troupes ont gagné la bataille de l'Alma, que la France et l'Angleterre ont dit au tzar de Russie : " Tu n'auras pas les Dardanelles ! " Depuis lors, des nouvelles affreuses sont venues. Vingt-cinq mille blessés à l'hôpital de Scutari ; et pas de remèdes à leur faire prendre, pas de linge pour panser leurs blessures, à peine quelques chirurgiens pour voir aux cas les plus urgents. C'est affreux de laisser souffrir ainsi tant de braves soldats. Et

ce correspondant de guerre du *Times*, ce William Howard Russell, qui continue à envoyer des nouvelles épouvantables. Des phrases lui reviennent à la mémoire : "l'odeur est effrayante".... "c'est à peine si l'air fétide peut s'échapper à travers les trous des murs et du toit et obscurcir l'atmosphère d'alentour".... "le malade a soin du malade et le mourant du mourant" ...."les hommes doivent succomber parce que le corps médical de l'armée anglaise a oublié que les vieilles guenilles sont nécessaires pour panser les blessures." Alors son cœur se serre en pensant aux angoisses des mères, des sœurs, des fiancées qui lisent ces nouvelles. Tout le monde s'est ému ; on veut remédier à ces choses ; on envoie de l'argent ; dans la seule journée d'hier, le *Times* accuse réception de deux mille livres sterling. Mais elle continue sa méditation. Elle pense à tous ses compatriotes mourant loin de la famille et de la patrie, n'ayant personne pour les secourir. Après tout, mon Dieu, doit-on s'en étonner !

Ces hommes héroïques savent très bien gravir les hauteurs de l'Alma et renverser les Russes Mais à quoi sont-ils bons quand il s'agit de consoler! Que peut un camarade devant un camarade qui souffre? Savent-ils seulement qu'il y a moyen d'adoucir l'oreiller d'un mourant. Ces souffrances horribles, imméritées, émeuvent son âme compatissante; un grand souffle de pitié la soulève. Alors, tranquillement, comme si de rien n'était, reprenant le chemin parcouru, elle rentre chez elle, s'assied à son bureau, et écrit à M. Sidney Herbert, le ministre de la guerre, demandant à être envoyée comme garde-malade à l'armée d'Orient. Et elle signe: *Miss Florence Nightingale.*

C'est peut-être la première fois que vous entendez ce nom-là, mais il était déjà connu en Angleterre; car en même temps que Mlle Nightingale écrivait au ministère de la guerre, le ministre de la guerre lui écrivait aussi, lui demandant d'organiser un service d'infirmières qui rejoindraient les

cantonnements de l'armée à Scutari. Elle accepta tout de suite. Le pays savait l'intention du gouvernement. Tous les évêques, de quelque dénomination qu'ils fussent, avaient offert les services des communautés de leurs diocèses. Le ministre accepta les offres, à condition que l'organisation entière et toute l'autorité seraient laissées entre les mains de Mlle Nightingale, qu'il nomma officiellement à ce poste d'honneur. En huit jours, la troupe d'élite fut organisée ; elle se composait de dix sœurs de la Merci, de quinze garde-malades prises dans les hôpitaux et de quatorze dames choisies parmi les applicantes volontaires. Et l'on se rendit sur les rives du Bosphore où soixante pour cent des blessés mouraient, mortalité plus forte que celle de Londres pendant le grand choléra.

C'est alors que l'on put juger des effets prodigieux de l'intelligence guidée par une volonté ferme et douce. Les hôpitaux furent lavés, nettoyés, blanchis ; les détritus de toutes sortes enlevés ; on laissa l'air et le

soleil entrer dans les salles ; les blessés, placés dans des lits, sinon confortables, du moins très propres, virent se pencher sur eux des visages remplis de compassion et des mains légères et habiles panser leurs plaies et rafraîchir leur front brûlant. Alors, ce sentiment divin qui console et encourage, l'espérance, entra dans tous les cœurs, suivant pas à pas, dans leur marche légère et rapide, ces femmes infatigables que l'on voyait constamment passer, souriant à tout le monde, et rappelant à tous la patrie absente. Pendant les dix-huit mois que ces femmes héroïques vécurent à Scutari, sur les trente et quelques mille blessés qui passèrent sous leurs soins, il n'en mourut que 4,600. Quand la paix fut conclue, quand leur œuvre admirable fut terminée, les infirmières de l'armée d'Orient reprirent tranquillement la route de Londres, satisfaites de l'œuvre accomplie, heureuses d'avoir pu utiliser d'une manière si profitable les trésors d'affection que renfermait leur cœur. Mais elles laissaient en arrière d'elles leur

chef, Melle Nightingale, dont la frêle constitution n'avait pu résister au travail énorme qu'elle s'était imposé, et qui, malade, s'en revenait à petites journées à travers l'Europe, voyageant incognito avec sa tante sous les noms de Mme et Melle Smith. Quand elle rentra enfin dans son *home* du Derbyshire, n'ayant pas voulu passer par Londres pour éviter les ovations, elle rapportait des bords de la mer Noire une santé irrémédiablement compromise, mais un cœur content et heureux.

Ce qui avait valu à Melle Nightingale d'être choisie pour diriger cette mission patriotique par le gouvernement anglais, c'était ses voyages en Europe, pendant lesquels elle avait étudié le fonctionnement des hôpitaux. Frappée du peu de considération que l'on portait, dans son pays, aux garde-malades, et de l'état déplorable dans lequel se trouvaient certains établissements, elle avait parcouru le continent, étudiant surtout l'hôpital Lariboisière, à Paris ; puis elle s'était enrolée, en 1849, parmi les dia-

conesses de Kaiserwerth, où elle avait passé deux ou trois ans. Elle était donc à même de bien s'acquitter de sa tâche. Mais à son retour elle ne la considéra pas comme terminée. Elle avait à cœur de relever l'état social des femmes qui se consacrent au soin des malades. A cette époque, on employait souvent, comme garde-malades, des prisonnières ; cela déconsidérait un peu les autres, celles qui adoptaient la chose comme leur gagne pain. Florence Nightingale est considérée comme la créatrice du *nursing* moderne. Sa santé détruite ne lui permettait plus de payer d'exemple ; mais elle fit tant et si bien par ses paroles et ses écrits, qu'il en est résulté ce type perfectionné et intéressant de la *trained nurse* telle que la fournit aujourd'hui à l'Angleterre le *Queen Victoria Jubilee Institute.* Dernièrement encore, elle envoyait aux *nurses* réunies en congrès à Chicago des conseils très éclairés et très pratiques.

C'est à Kaiserwerth que l'héroïne de Scutari fit son éducation de *nurse.* C'est,

ou du moins c'était à cette époque un petit village des bords du Rhin, connu des environs, quelques années auparavant, pour sa très grande pauvreté. Son pasteur avait été obligé, pour payer les dettes de l'église, de voyager en Europe afin de recueillir les fonds nécessaires. Il avait été frappé, en Hollande, du soin que l'on prenait des prisonniers. L'idée lui vint, à son retour, d'employer des femmes sorties de prison, à porter à leurs anciennes compagnes des bons soins et des bonnes paroles, afin de tâcher de les réhabiliter plus tard dans la société. L'idée réussit. Après quelques années, ces femmes, réunies en congrégation, faisaient beaucoup de bien dans la région, visitant les prisonniers, les malades, les pauvres, les orphelins. Bien dirigées par leur pasteur, Théodore Fliedner, elles devinrent d'excellentes garde-malades, et l'on venait de loin, comme Melle Nightingale, pour étudier leur méthode. L'œuvre s'améliora constamment, s'agrandit de plus en plus. Ce ne fut plus des prisonnières, mais des

femmes du peuple, qui s'enrôlèrent. Aujourd'hui, après soixante et quelques années d'existence, les diaconesses de Kaiserwerth possèdent une église, un grand hôpital, un séminaire, un asile pour les diaconesses invalides, une maison pour les ouvriers, un asile pour les orphelins, un autre pour les prisonniers, sans compter une librairie, des écoles et les *cottages* des officiers. L'institution possédait, il y a dix ans, en Europe et aux Etats-Unis, soixante établissements et six mille membres.

Telles sont les origines, en Allemagne et en Angleterre, de la profession de garde-malades. Elle est aujourd'hui très bien organisée dans ces deux pays et offre aux jeunes filles pauvres un bon moyen de gagner leur vie. Le costume d'infirmière frais et joli, jette une note très gaie dans le paysage mouvementé de la société actuelle. On le trouve non seulement dans les salles d'hôpitaux, mais dans les familles ; grâce à l'entraînement qu'elles reçoivent dans des écoles spéciales, les *nurses* savent se faire

apprécier dans les deux places. Beaucoup de villes ont du *district nursing ;* c'est-à-dire qu'elles payent des *nurses* spéciales chargées de visiter les quartiers pauvres et d'avoir soin des malades qui ne peuvent être transportés et que les médecins d'hôpitaux soignent à domicile. Ces femmes dévouées passent les journées entières à visiter les malades, faire les pansements et enseigner aux membres de la famille à préparer des aliments légers et donner les soins nécessaires. C'est en 1859 que le député de Liverpool au parlement anglais, M. Rathborn, eut l'idée d'envoyer à ses frais une garde-malade visiter les pauvres. Il en résulta tant de bien que quatre ans plus tard la ville était divisée en dix-huit circonscriptions ayant chacune leur *nurse.* Les désirs de Mlle Nightingale se sont accomplis ; les garde-malades forment maintenant, en Europe et en Amérique, une classe de femmes instruites et respectées. L'impératrice Frédéric la femme de l'infortuné empereur d'Allemagne mort d'un

cancer de la gorge, a fondé à Berlin une maison où l'on enseigne gratuitement aux jeunes filles nobles, mais pauvres, à devenir garde-malades accomplies. Ces jeunes filles portent un costume spécial et s'engagent à servir pendant trois ans dans les hôpitaux ou les familles, moyennant une somme fixée à l'avance. Il y a aussi, en Suisse, près de Lausanne, une école bien connue, celle de La Source, qui forme des garde-malades distinguées. Une fois diplômées, elles sont libres de pratiquer où bon leur semble.

II

Voilà pour les œuvres d'institution purement laïque ou privée.

Mais je ne crois pas me tromper en réclamant pour le catholicisme la priorité de ce sentiment exquis de dévouement qui fait accomplir avec tant de charité le rôle du bon Samaritain.

Voyez en France durant le Moyen-Age ; comptez les abbayes de femme qui s'y trouvent, et dites-moi si le pauvre malade ou le

voyageur épuisé qui cheminaient alors péniblement sur les routes rocailleuses de notre mère patrie n'ont pas toujours trouvé, à la porte de ces établissements, le visage souriant de la charité chrétienne qui leur disait : "Entrez." Quand on avait besoin de bons soins, on savait où les prendre. Aujourd'hui, les gens intelligents qui gouvernent le beau pays de France ont jugé que ces vieilleries étaient bonnes du temps de leurs grands pères, mais ne devaient plus exister dans un siècle de progrès : ils ont mis les religieuses à la porte des hôpitaux. Laissons-là ces tristes détails. Raconter les bienfaits des communautés religieuses à un auditoire montréalais, c'est bien inutile, assurément. Nous avons nos propres communautés, dont les fondatrices ont joué un rôle dans notre histoire, et nous connaissons leur œuvre. Quand on a parcouru les longues salles de l'Hôtel-Dieu, avec leur double rangée de lits blancs, leur plancher jaune comme de l'or ; quand on a visité l'Institut de Nazareth, et constaté les prodiges de

patience qu'on y accomplit ; quand on a fait le tour de l'établissement de la rue Guy, où les sœurs grises recueillent les vieillards qui n'ont plus de foyer et les enfants sans famille ; quand on s'est arrêté à la Providence, où les malades et les infirmes vont chercher un peu de bonheur avant de mourir ; alors, vraiment, il est inutile de réfléchir ou de raisonner. Tout simplement on se sent fier de voir dans notre ville tant de charité et de dévouement.

Nous tenons de race, d'ailleurs. On peut dire, sans exagération, que Ville-Marie a été fondée par un soldat courageux et une femme de cœur.

Maisonneuve planta d'une main ferme le drapeau du roi dans le sol canadien, et jura qu'il y resterait, quand bien même tous les arbres de l'île devraient se changer en iroquois. Melle Mance, que ces choses-là n'effrayaient pas non plus, était toujours à son poste quand il s'agissait de remplir, dans la palissade du fort de la Pointe à Callières, le rôle qu'a joué si souvent la femme dans

l'humanité et dans l'histoire : panser les blessures et relever les courages. Notre artiste national, Philippe Hébert, n'a pas oublié de mettre ensemble, dans le monument superbe qu'il a créé pour nous, ces nobles figures des premiers temps de la colonie.

Vous parlerai-je aussi de la fondatrice de l'Hôtel-Dieu de Québec, de la nièce du cardinal de Richelieu, madame la duchesse d'Aiguillon, qui nous arriva de France sur le même bateau que madame de la Peltrie et sœur Marie de l'Incarnation, que Bossuet appelait la Thérèse du Nouveau-Monde. Cette dernière nous décrit, dans ses lettres, la tempête effroyable qui les assaillit en mer, et la frayeur qu'elles eurent de faire naufrage. Vraiment, il eut été dommage que la patrie fut privée d'un si précieux trésor. Ces âmes lumineuses de femmes chrétiennes jettent une clarté brillante sur l'aurore de notre histoire. Elles ont, ces femmes, de leurs mains délicates, pétri dès son début l'âme de la nation. Nous ne songerons jamais à les effacer de notre histoire, car c'est sous

les rayons ardents de leur charité si grande que s'est infiltré en nous ce sentiment religieux et fort qui fait que nous, Français, nous sommes restés des Canadiens croyants. Notre historien Garneau a écrit : " L'amour des lettres et la charité ont formé au Canada tous les grands établissements destinés à l'instruction publique ou au soulagement de l'humanité souffrante." Et Louis Fréchette s'est écrié un jour : " O notre histoire ! écrin de perles ignorées ! " Nos joyaux les plus précieux, nous les connaissons, et nous ferons en sorte qu'ils demeurent, longtemps encore, la parure de notre pays.

Plus on étudie ce caractère féminin de la sœur de charité, de la sœur hospitalière, plus on se sent sous l'influence d'un charme étrange et puissant. Car, enfin, la plupart du temps, ce sont des jeunes filles,—vous les avez peut-être connues ? Vous les avez peut être rencontrées ? — qui prennent le voile. La jeune fille, pour qui le foyer est tout ; qui ne vit que par la famille et qui ne peut s'affranchir de ces liens intimes sans

détruire à jamais sa destinée. Et voilà pourtant, de son propre vouloir, qu'elle les a brisés, ces liens si forts. Elle s'est arrachée des bras de ses parents en larmes ; elle a dit au monde qui la fêtait, la regardait comme une de ses élues : "Adieu ! je m'en vais !" Elle a franchi la porte du cloître, s'est prosternée sous le drap mortuaire, a laissé une grille se refermer sur elle ; elle habite une cellule. Quel est donc ce pouvoir immense, plus fort que les liens du cœur, plus fort que les liens du sang, qui fait que cette âme tendre, assoiffée d'affection, renonce à tout ce qu'elle aime, à tout ce qui la faisait vivre ?

Attendez ; vous allez peut-être comprendre.

Voici la salle d'hôpital et ses deux rangées de malades. Venez, s'il vous plaît, derrière cette cloison vitrée, mais ne faisons pas de bruit, car il y a des âmes sensitives qui se replient sur elles-mêmes à la moindre alerte. La sœur hospitalière commence sa visite. Elle est allée trouver ce petit malade qu'on

a amené l'autre jour, la jambe fracturée, et qui en a pour quatre bonnes semaines encore. L'enfant a étalé ses jouets devant lui ; il essaie de se distraire, de tromper l'ennui ; mais il est facile de voir, à ses longues pauses méditatives, qu'il n'y parvient pas. La sœur s'est penchée vers lui ; elle a pris part à son jeu, égayé le petit malade par une histoire drôle. L'enfant bat des mains, demande à recommencer ; il se sent heureux, confiant, consolé, comme s'il était chez lui, que sa maman fut là, près de son lit. Alors la sœur passe au voisin, un vieillard qui avait un cancer à la lèvre. Le chirurgien l'a enlevé, ce qui a causé une longue cicatrice qui demande beaucoup de soins. Tout en constatant que les bandages sont bien en place, la sœur taquine un peu le brave homme : " N'est-ce pas qu'on va en fumer une pipe, après ce temps-ci ? C'est qu'on n'aura pas encore trop mauvaise mine, savez-vous ! " Le vieillard essaie de sourire malgré sa cicatrice. Il a bon espoir. Ça va bien jusqu'à présent.

Au tour du troisième, un pauvre diable que l'ambulance a cueilli sur la rue. Il est fort inquiet : sa famille, demeure à la campagne, ne sait pas ce qui lui est arrivé, et pour sûr que sa femme va se faire du mauvais sang. "Mais non, mon brave, mais non ; nous allons envoyer de vos nouvelles . . . donnez-moi l'adresse." Et la sœur écrit sur un calepin. Puis elle continue sa tournée, ayant un bon mot pour tous, apportant un verre d'eau à celui-ci, sa potion de remèdes à celui-là. "C'est l'heure, mon ami, il faut avaler sans rien dire." Les malades lui obéissent, sont heureux de voir quelqu'un s'intéresser à leur bien-être, la suivent dans sa marche avec des yeux reconnaissants. Elle va, s'arrêtant à chaque lit, redressant les oreillers, fermant les persiennes lorsqu'il y a trop de soleil, s'intéressant au sort de tous, les grands et les petits, les convalescents et les moribonds. Sa visite terminée, elle embrasse d'un coup d'œil tous ses pensionnaires, voit qu'ils ont l'air content, que rien ne leur manque, et retourne, avec un

sourire, reprendre son livre d'heures, continuer la prière quotidienne.

Nous pouvons entrer maintenant, la sœur hospitalière a accompli son œuvre. Voilà pourquoi je vous ai fait attendre. Cette femme compatissante, qui prodigue ainsi ses soins aux affligés, c'est la jeune fille de tout à l'heure, que nous avons connue recherchant l'affection et la sympathie. Maintenant, ce qui l'intéresse, ce sont les souffrances, c'est la misère d'autrui. Elle se sont remplie de dévouement pour ces éclopés de la vie, à qui il ne faut qu'un peu de compassion pour reprendre courage ; elle sait trouver pour eux les paroles affectueuses qui sont un baume au cœur, et elle les dit avec un tact tout féminin.

Ce besoin de s'épancher au dehors, de faire le bien, que les femmes du monde trouvent dans leur bonheur personnel, la sœur de charité le prend dans un sentiment plus grand, plus désintéressé, la dominant tout entière, guidant ses pensées et ses actions, qui a fait de la jeune fille timide cette femme géné-

reuse et magnanime : vous avez reconnu la charité chrétienne.

S'il est vrai que la douleur seule suffirait à faire croire à l'existence de Dieu, je crois que la beauté parfaite de l'âme religieuse, donnant tout et ne recevant rien, est une bonne preuve à ajouter à l'autre. Ce sentiment grandiose, cette impulsion à faire le bien transforme tellement la faiblesse inhérente à la femme,qu'il lui fait accomplir les actions les plus héroïques. C'est déjà de l'héroïsme que d'assujettir sa vie à une règle des plus sévères, et néanmoins trouver tous les jours des trésors d'affection pour les douleurs qui se succèdent, les mourants qui se remplacent.

Nos sœurs hospitalières sont simplement admirables. Elles ont hérité, directement, de l'âme valeureuse et forte de leurs fondatrices, de ces femmes sublimes à qui est dû, pour une grande part, le triomphe de la civilisation sur la barbarie aux premiers temps de notre histoire.

III

La conquête d'un pays par la civilisation et la foi est toujours belle ; les premiers temps de notre histoire sont dignes d'admiration. Mais la guerre entre deux pays civilisés, faite pour le triomphe d'une ambition politique, en vertu de l'axiôme : La force prime le droit, cette guerre là est horrible.

On l'a vu il y a vingt-cinq ans, lors de la lutte franco-prussienne. Les combats à la frontière, la prise de Sédan, l'envahissement du territoire, le siège de Paris, tout cela semblait un cauchemar. Quel dut être le saisissement de la France quand elle vit passer sur ses routes les premiers convois de blessés, et les gares de chemin de fer transformées en ambulances ! C'est alors qu'elle dut être frappée par la réalité de cette chose effrayante, le sang versé. Durant ces jours néfastes, les femmes de France furent admirables. Les unes recueillirent des blessés chez elles et leur donnèrent les premiers soins. Les autres se firent infir-

mières dans les ambulances de campagne et devinrent les assistantes des chirurgiens. On vit même passer sur les champs de bataille, parmi les blessés et les mourants, la cornette blanche de la sœur de charité, et des balles ennemies venir immoler, sur le champ d'honneur, l'âme même du dévouement chrétien.

Telle était la position cruelle de la française de 1870 que tout en prodiguant ses soins aux blessés que le sort lui désignait, elle ne pouvait s'empêcher d'espérer que des personnes charitables en feraient autant, sur un autre coin de France, pour le fils ou l'époux que la guerre avait pris. Ce fut bien pis encore, quand Paris, la grande ville, fut assiégée par les Prussiens. La parisienne de l'année terrible, restée seule au foyer avec les enfants trop jeunes pour combattre et les vieillards exempts du service, se vit menacée par trois fléaux à la fois : le fer, le feu et la famine. Le cœur angoissé par l'inquiétude, il lui fallait tous les jours, pendant de longues heures, lutter à la porte

des dépôts où l'on distribuait les rations de pain ; heureuse encore de ne pas être renversée sur la rue par un éclat d'obus, ou de ne pas trouver, à son retour, la maison en flammes. Ce furent des journées de souffrances atroces.

Et malgré tout, quel dévouement ! quelle charité ! Les hôpitaux, les musées, les théâtres sont convertis en ambulances, car on se bat aux fortifications, et nombreux sont les blessés. Les chirurgiens ont fort à faire, mais ils ne peuvent garder leurs aides : la défense réclame tous les combattants Alors, ce sont encore, comme toujours, les femmes qui pansent les blessures et relèvent les courages. Grandes dames et ouvrières, femmes du peuple et actrices, on voit toutes les classes concourir à la même œuvre, amenées par une douleur commune sur le terrain égal de la charité. Leur dévouement fut incessant pendant toute la durée de la guerre. Quand tout cela fut fini, bien fini, que le dernier Prussien eut repassé la frontière, la femme de

France put enfin penser à elle-même, constater l'étendue de son malheur et porter avec fierté le deuil national ; comme disent les bulletins de bataille, elle avait bien mérité de la patrie.

IV

La Canadienne ne connaît pas la sombre horreur de pareils jours ; plaise à Dieu qu'elle ne la connaisse jamais ! Notre pays, d'ailleurs, par sa situation politique, se trouve moins exposé à de pareils événements.

Mais en Europe, avec le système de paix armée adoptée par la diplomatie moderne, on vit continuellement sous la menace d'un semblable danger. Les gouvernements sont convaincus que le champ de bataille éprouve la puissance d'un peuple et aguerrit ses soldats ; personne ne paraît songer dans ces circonstances aux intérêts de la femme, qui sont bien en jeu autant que ceux de la nation. L'ambition continue à préparer ses ultimatums et ses engins de guerre, et il ne

reste d'autre ressource à la femme que de se dévouer quand le malheur arrive, et de se préparer au devouement quand il n'est pas encore venu. Heureusement pour les peuples qu'elle a l'habitude du sacrifice. Rarement a-t-elle failli à sa tâche.

Voyez en France à l'heure actuelle, depuis l'expérience terrible de la dernière guerre ; quelle est la française qui ne s'intéresse pas à la Croix rouge. C'est une société dont les ministres de la guerre et de la marine sont présidents d'honneur, le duc d'Aumale, président actif, et le baron de Rotschild, trésorier. Le comité central des dames est présidé par Mme la maréchal de McMahon et Mme la générale Février. Cette société peut, à vingt-quatre heures d'avis, fournir tout le matériel, le linge et le personnel nécessaires au fonctionnement de 68 infirmeries de gare, de 22 hôpitaux auxiliaires de campagne, et de 500 hôpitaux ordinaires pouvant recevoir 50,000 blessés ou malades. Ceci fait voir son importance. L'organisation mérite d'être étudiée. Tou-

tes les grandes villes des départements ont leur comité de dames et de messieurs, 360 en tout, qui n'ont qu'un seul but ; se mettre en état d'établir immédiatement dans la région, en cas de guerre, un. hôpital et des ambulances, avec tout ce qui leur est nécessaire.

A Paris, le conseil central fait donner, deux fois par semaine, des cours sur l'hygiène, la physiologie, les pansements et les premiers soins à donner aux blessés. Les dames peuvent y inviter leurs amies ; de même pour les conférences, qui ont lieu moins souvent. Là où se révèle surtout le côté pratique et féminin, c'est qu'après chaque cours du vendredi, on distribue d'un côté aux dames des échantillons de linge à pansement, et l'on reçoit, de l'autre, l'ouvrage qu'elles ont bien voulu faire depuis leur dernière visite. C'est comme cela que la société approvisionne ses magasins. Non seulement depuis 1870 elle a perfectionné son organisation, en créant, entre autres, des écoles de brancardiers ; mais

durant toutes les expéditions qui se sont faites aux colonies : Tunisie, Tonkin, Sénégal, Dahomey, aujourd'hui encore à Madagascar, elle a expédié des caisses de linge, de remèdes et d'aliments. Elle fournit des membres artificiels aux amputés et s'intéresse aux familles des soldats morts au champ d'honneur. Cette société de la Croix rouge est admirablement bien organisée ; toute la meilleure société de France tient à honneur d'en faire partie. Sa sollicitude ne s'étend pas seulement aux blessés de l'armée et de la marine, mais encore à ceux des nations amies. En 1878, elle fit parvenir aux armées russes et ottomanes 400,000 francs de dons, produit d'une souscription ouverte par ses soins. C'est un exemple touchant de la grandeur d'âme de notre mère-patrie, que la force brutale et le hasard peuvent vaincre sur un champ de bataille, mais qui tiendra toujours le premier rang par l'intelligence et la générosité.

V

Au Canada, nous n'avons pas d'armée ni de marine. Les régiments volontaires que nous possédons, en cas d'appel, feraient noblement leur devoir, il n'y a pas à en douter. Nous l'avons vu déjà. Mais grâce à Dieu, jusqu'à présent, les événements n'ont jamais fait ressortir la nécessité d'organiser en permanence des ambulances ou des corps de brancardiers. Est-ce à dire que la charité ne trouve pas à s'exercer dans notre beau pays ? Hélas ! nombreux sont les combats que l'on doit livrer sur cette terre. Ne faisons-nous pas partie, suivant l'admirable parabole du catholicisme, de l'Eglise militante ? Les pauvres, les malades ne sont-ils pas les blessés de la vie ? Quelqu'un a-t-il jamais eu l'idée que le cœur de la femme canadienne restait insensible à ces douleurs-là ?

Ce serait bien mal connaître la noblesse de son caractère. Quand elle ne se dévoue pas comme sœur hospitalière, elle s'intéresse

comme femme du monde, à tous les dévouements. Il n'y a pas un seul établissement de charité qui ne possède ses dames patronesses. Laissez-moi vous décrire celles que les hasards de la vie m'ont permis de mieux connaître ; mais soyez persuadés que leurs qualités les plus brillantes sont partagées par toutes les autres.

Montréal possède sa société de la Croix rouge. Ce n'est pas une société militaire, mais c'est bien une société militante. On l'appelle l'Association des Dames Patronesses de l'Hôpital Notre-Dame. Plus d'une fois déjà, la croix rouge au bras et le sourire aux lèvres, on l'a vu remporter des victoires éclatantes. La dame patronesse combat pour son drapeau. Quand une femme charitable combat pour le bien, les moyens stratégiques ne lui manquent pas. Mettant à profit, comme les femmes de France, l'expérience du passé, elle attire son ennemi déclaré dans des guet-apens de plus en plus charmeurs, s'avance vers lui dans un coquet uniforme, l'entoure de mar-

ches savantes et de mouvements bien combinés, ne se servant toujours que d'un seul mot d'ordre : Pour les pauvres. Et l'ennemi, dois-je l'avouer, ce pauvre ennemi qui s'était juré de se défendre jusqu'à la mort, finit par obéir, comme il fait toujours depuis que le monde est monde, au pouvoir vainqueur de son adversaire : il rend les armes. Je ne sais si l'on doit appeler cela de la lâcheté chez lui, mais il a semblé aux observateurs qu'il aimait ce genre de bataille et n'avait pas honte de la défaite.

La dame patronesse continue dans Ville-Marie la tradition de notre histoire ; nous voyons revivre en elle le dévouement des anciennes canadiennes. C'est ainsi qu'elle remplit sa part de devoir dans la société ; elle la remplit avec un tact tout féminin qui la fait rester dans son rôle. En femme d'esprit, elle sait rendre sa tâche agréable pour les autres et pour elle-même. Que ce soit sous la tente d'une kermesse ou dans les salles d'un dîner de Noël, son costume fait plaisir à ceux qui le voient passer comme

à celles qui le portent. Son sourire engageant, éclairé par la croix de Génève, sait obtenir tout ce qu'il veut, parce qu'il a comme force et comme mobile la pitié compatissante d'un cœur généreux. Et voyez toute la portée d'une noble action inspirée par un sentiment charitable ; là où la dame patronesse croyait n'employer que ses qualités attractives au soulagement de la misère et de la souffrance, elle s'est trouvée à jouer un rôle plus grand encore, à aider au développement de la science médicale dans notre jeune pays. Dans les salles de l'hôpital, au chevet des malades hospitalisés, le clinicien et la dame patronesse peuvent se donner la main avec une égale fierté ; tous les deux contribuent, l'un par sa science, l'autre par sa charité, au maintien d'un établissement dont le but, dont l'œuvre entière fait honneur à notre civilisation et au pays.

VI

Avant de clore cette causerie sur la femme auprès du malade, permettez-moi de

ne pas vous quitter sans dire quelques mots de la mère de famille. Le sujet nous a servi déjà d'entrée en matière, mais c'est toujours avec plaisir qu'on y revient. Comment raconter tous les bons soins que la maman sait trouver pour ses enfants, pour sa petite famille ? Que de rêves n'échafaude-t-elle pas sur plus tard, quand ils seront grands ! Quels soucis ! quelles alarmes quand la maladie s'abat sur ce petit monde rieur ! Il faudrait la plume de Gustave Droz pour décrire ces choses avec toutes leurs nuances. Sœur hospitalière, infirmière à l'armée ou dame patronisant un établissement de charité, la femme soulève notre admiration ou notre sympathie ; mère de famille auprès de son enfant malade, elle émeut profondément le cœur de l'humanité. C'est un drame intime qui se passe, où l'âme de la mère est tout entière en jeu. Va-t-il mourir, cet enfant chéri dont elle a guidé les premiers pas, découvert les premiers éveils de l'intelligence ? La mort sera-t-elle assez cruelle pour lui enlever cette autre partie

d'elle-même, ce petit cœur nécessaire à sa vie ? Quels moments longs et pénibles que ces heures grises de la maladie passées à prodiguer ses soins, à consoler le petit malade, dont l'âme apeurée et souffrante se révèle dans le regard et dans les gestes ! Quand enfin tout danger s'est évanoui, quand l'enfant a repris ses couleurs et sa vivacité, l'âme maternelle entre vraiment elle-même en convalescence, se sent réellement revivre à nouveau. Comment l'humanité ne serait-elle pas attendrie par ce tableau trop souvent répété ? N'y est-elle pas rattachée par ses liens les plus intimes ! La femme penchée sur le berceau d'un enfant, mais c'est l'âme humaine tout entière ? En voyant la femme courir, dans un moment d'enthousiasme, vers le soldat blessé, nous nous sentons émus ; nous l'admirons avec respect quand elle consacre sa vie entière au soin des malades ; mais nous nous inclinons devant elle avec un enthousiasme attendri quand nous la voyons souffrir de la souf-

france de son enfant : c'est là son rôle le plus beau, le plus noble et le plus touchant.

* * *

Telle est, dans ses grandes lignes, la physionomie de la femme auprès du malade à notre époque.

Cette causerie avait pour but de vous en donner un portrait aussi fidèle que possible. Le plus difficile en peinture, ce n'est pas de trouver le dessin de la figure ou la nuance des couleurs ; le grand art, c'est de conserver à la physionomie son expression propre, sa personnalité. J'aurais voulu, pourtant, ne pas abandonner le portrait commencé sans être sûr de sa ressemblance. Mais voilà. Par quel coup de pinceau fixer dans les yeux le bonheur du dévouement qu'on y voit briller, la pitié compatissante dont ils sont remplis ? Comment placer sur les lèvres le suprême encouragement et l'inaltérable bonté du sourire ? De quelle manière enfin répandre sur tous les traits ce quelque chose d'intangible, d'immatériel qui consti-

tue le charme féminin ? Pardonnez-moi d'y renoncer. Je me contente d'indiquer les grandes lignes du tableau, laissant à chacun le soin de le compléter à l'aide de ses souvenirs personnels. Ce sera le meilleur moyen, je crois, de lui donner sa ressemblance.

EMMANUEL P. BENOIT.

Montréal, Cercle Ville-Marie, 19 avril 1895.